

Lecture de *La Passion papillonne* suivi de *Volière de vocables*, Roland Halbert

La Passion papillonne suivi de **Volière de vocables** composent un magnifique diptyque poétique à la gloire du papillon, cet être extraordinaire, présenté sur le bandeau du livre comme *La bête qui vit quatre fois...* (péirphrase de Colette soulignant les quatre stades de la métamorphose du papillon. cf. p. 105). Ces deux recueils, esthétiquement si contrastés au premier abord – l'apparence du premier est plutôt épurée, avec ses dessins de papillons à l'encre, quand celle du second est foisonnante et accompagnée d'une riche iconographie, le plus souvent en couleur – se révèlent finalement complémentaires, comme en témoigne cette confidence de l'auteur au *lecteur bénévole* :

/.../ à vrai dire, cette anthologie et cette volière ne font rien d'autre que de poirer le papillon. En d'autres termes, il s'agit toujours d'attraper au vol *les papillons des mots*, qu'ils proviennent de recueils poétiques ou de dictionnaires de langue (ou même encyclopédiques). Le **Léger florilège** et **Les Mots du papillon** sont à l'évidence deux recueils qui procèdent de la même démarche : ils sont le fruit patient – *Vers patiemment choisis, vocables cherchés longtemps* – de ces *chasses subtiles* si chères à Ernst Jünger.

La Passion papillonne est une anthologie particulièrement originale, dans la mesure où les vers recueillis, allégés de toutes références bibliographiques, peuvent, à l'image de ces papillons dessinés à l'encre, *voler librement dans l'espace du livre*, accompagnés de leurs doubles remarquablement traduits en anglais, pour composer ce *poème de la métamorphose*, déployé en 77 ocelles verbaux, évoqué dans *Écrit sur une aile*. S'il est, comme le dit l'auteur, *composé grain à grain* de formes brèves, essayons de découvrir comment le poète passe insensiblement d'un texte à l'autre, égrenant en quelque sorte le chapelet poétique de cette *passion de la variation* (p. 173) qu'est *La Passion papillonne*.

Dès les premiers poèmes de l'ouverture, un lecteur vigilant peut percevoir cette progression subtile :

J'avance au cœur d'un pays pâle et sombre et qui tremble encore au seuil de sa naissance comme un papillon nu.

G. Roud

Dans la pâleur sombre et froide de la nuit, on voit poindre l'aurore, *comme un papillon nu* (ocelle n°1) sortant de sa *chrysalide rose* (n°3), après avoir *affront(é) de (s)on étincelante pâleur le ciel* (n°2). Le temps de deux comptines et une fabulette sur les papillons, (n°4-5-6), et nous assistons à l'*envol du papillon gelé* (n°7-8), tout juste sorti de sa chrysalide.

Puis, tournant les pages, le lecteur entre, *dès avril*, dans la danse capricieuse du papillon – *Et vire et vogue et vague et vole / Dans un safari de corolles* – (n°12), captivé par les échos discrets que l'auteur tisse d'un texte à l'autre : *Neige dans l'incendie des yeux* (n°16), *le papillon, blanche étincelle* (n°17-18), *condense toute la lumière/ une fois par million d'années* (n°18) et finit même par se muer en *Allumette volante* dont la *flamme n'est pas contagieuse...* (n°22). D'*allumette volante*, le papillon se métamorphose dans le poème suivant en *volante fleur/ Petit paon, rose sans épines...* (n°23) – amorce d'une célébration de sa beauté qui ira crescendo, dans un festival de métaphores filées dans les textes n°28 (*Beau papillon /.../ montrant ses enluminures/ de son livre de vol.*) et n°29 (*Joyau vivant, que Dieu qui l'a colorié,/ A, de riches fleurons, partout armorié.*) pour éclater *au cœur d'un éternel été*, (n°35), dans la célébration en majesté d'un somptueux Machaon, le papillon solaire par excellence :

Machaon :

*Papillon pharaonique
Chaînons de nuit en lingot
Le masque sort des ocelles
Ouvre des yeux dans les ailes
Devient éventail
Du soleil.*

Ce poème de Charles Dobzynski, capital et presque central du recueil, trouve un splendide écho iconographique dans l'éventail aztèque de couverture figurant un papillon, emblème du soleil.

Dans le dernier mouvement du recueil (à partir du n°63), à l'approche du crépuscule, les papillons de nuit, *indécis*, semblent chercher leur chemin, *au carrefour des routes* (n°63) ; ils *errre(nt).../ comme si ce monde était/ à désespérer* (n°65) ; ils *tournoient dans la fournaise comme un vol de démons* (n°67), dans une *ronde folle /.../ autour d'un lumignon* (n°73). Autant de signes inquiétants, annonciateurs d'une mort imminente que l'ocelle n°69 donne à voir, dans un fondu au noir entourant un dessin à l'encre d'un papillon, comme épingle sur un rectangle blanc, en guise de faire-part de deuil. Pour chacun d'entre nous, *l'âge*, cette inexorable marche du temps vers la mort, *ne fait pas plus de bruit/.../ qu'un papillon de nuit* (n°70). *Le temps d'une vie, n'est-il pas ce fameux havane/ que fume le papillon mourant/ dans l'aurore incommunicable ?* (n°74). Face à notre universelle finitude, l'auteur trouve dans la vie éphémère du papillon un bel exemple de légèreté stoïque :

pollen à la cendre.

apprends-moi à migrer du

Papillon sans poids,

R.H. (n°71)

Ce superbe haïku est capital, puisqu'à l'image d'une vie de papillon qui *migre/ du pollen à la cendre*, il cristallise le mouvement de tout le recueil qui ne cesse de se métamorphoser, *en migrant de l'aurore au crépuscule, du printemps à l'automne de la vie, de la naissance à l'effacement, du chant au silence salubre (Écrit sur une aile)*. Puisque *la nuit a composé le beau chant du Silence* (n°73), il est temps désormais de *s'en aller* (n°75), de s'effacer en partant vers *le flamboyant rien* (n°76).

Avec l'ocelle n°77, le poète, mettant un terme aux *chasses subtiles* de sa ***Passion papillonne***, clôt son *jardin de poche en poésie*, pour l'ouvrir au *lecteur*, qu'il incite à *partir sans filet à la chasse aux papillons poétiques*. Le poème de Marc Alyn peut ainsi se lire comme un appel à sa liberté créatrice qui fera revivre ces papillons en poésie :

*Ah ! Mettez au clou vos filets,
Jetez épingles et bouchons,
Laissez-le libre car il est
La poésie, le papillon !*

Si le premier recueil offrait au lecteur une belle flânerie dans le jardin de poche de ***La Passion papillonne*** du poète, le second lui donne quelque peu le vertige, tant sa ***Volière de vocables*** est buissonnante et bruissante de multiples échos. ***Les Mots du papillon*** (généralement des expressions) y défilent un par un (*Minute, papillon ! / Les mystérieux papillons de l'âme*) ou, le plus souvent, par constellation, (*Un papillon de papier / Silence papillons / Papillon / post-it / flyer*), un peu comme dans un dictionnaire, mais sans l'ordre alphabétique. Dictionnaire aux entrées des plus variées, souvent surprenantes, témoignant d'une érudition encyclopédique, empruntant aussi bien à l'histoire de la langue (*Les parpaillots / les parpills et papillots / papillotage / papillotement*) qu'à celle de la littérature (*Papillon de Lasphrise (Marc)*) ou à celle des civilisations (*Pāpālotl, le papillon aztèque / le papillon de feu / le chant à la papillon*), ou encore au lexique spécialisé des métiers (*Un papillon / le pied papillon / le toit papillon*) et même aux mathématiques (*Le théorème du papillon*). Dictionnaire on ne peut plus insolite, dont on lit bon nombre d'articles avec gourmandise.

Je pense, par exemple, à la seconde page du recueil, à ces ***mystérieux papillons de l'âme***, magnifique fleur d'érudition empruntée à Santiago Ramón y Cajal, qui a cette métaphore lumineuse, *pour suggérer la complexité neuronale du cerveau avec ses « cellules délicates et élégantes »*. Celle-ci vient couronner, avec bonheur, une brève histoire de la symbolique spirituelle du papillon (*symbole de l'âme, principe vital et d'essence aérienne, figure de « l'animation »*), de

l'Antiquité gréco-latine au Moyen Âge – remarquablement illustrée par cette *mosaïque vénitienne où le Créateur insuffle à Adam son âme ailée*, que célèbrent ces vers de l'anonyme *Bestiaire moral de Gubbio* (XIII^e), d'une tonalité quasi franciscaine :

Qui voit créature si délicate / doit considérer Celui qui l'a ainsi faite, / et doit Lui rendre éloge de tout bien.

Afin de donner son essor à cette **Volière de vocables**, on ne pouvait rêver mieux que cette historiette – recueillie par l'ethnographe catalan Joan Amades dans *L'Origine des bêtes* (1988) – dans laquelle *un papillon soulage la douleur du Christ en virevoltant animato autour de la croix pour le distraire de ses souffrances*.

L'article **Les mystérieux papillons de l'âme** s'achève ainsi sur cet heureux contrepoint poétique, avec la virevolte du papillon autour de la croix, en mode **animato**, qui rappelle, à l'évidence, la figure de « l'animation » chrétienne. Sublimée par une érudition distillée avec légèreté, le papillon poétique peut désormais s'envoler et trouver place dans la merveilleuse *volière de vocables* du poète.

Cette composition contrapuntique, que l'on retrouve quasiment dans chaque page du recueil, correspond en fait à la double source des **Mots du papillon** : linguistique, avec le recueil des mots et expressions autour du papillon (et parfois avec leurs altérations), et naturaliste, avec les noms scientifiques et vernaculaires des multiples espèces de papillons, source exploitée essentiellement en contrepoint. Mais quelles que soient ses modalités, l'écriture y est toujours jubilatoire : elle *fait fleurir et chanter les dictionnaires*.

Comment ne pas s'émerveiller de la *nomenclature binominale* (*nom de genre et d'espèce*) de Linné qui, en *Nouvel Adam et nouveau Noé*, /.../ entreprend cette folle odyssée de nommer les êtres vivants en puisant dans la poésie des mythes ! Ainsi, la princesse Psyché, /.../ représentée avec des ailes de papillon, prête son nom au **Papilio psyche**, ocelles bleus cerclés de noir. Effectivement, nommer, c'est créer – leitmotiv du recueil. Présentés en bas de page, un par un, ou en couple, les papillons les plus célèbres – du moins ceux qui ont la plus belle aura mythologique – semblent défiler sous nos yeux, pour entrer solennellement dans l'arche du poète – sa **Volière de vocables** :

Voici l'Apollon (**Parnassius apollo**) en salutation au dieu solaire de l'Oracle, des Arts et particulièrement de la Musique (il invente la lyre). (p. 108)

Voilà le Ménélas, « cent fois bleu » (Colette), d'un bleu métallique de volière d'outre-ciel (**Morpho menelaus**). Son nom fait référence au roi de Sparte et mari d'Hélène, si convoitée. (p. 109)

Dans la **Volière de vocables**, s'ébattent également les couples mythiques : l'Ulysse « aux mille ruses » (**Ulysses ulysses**) et « la fidèle » Pénélope (**Eacles penelope**) ; le Céphale (**Coenonympha arcania**), et sa jolie Procris (**Coenonympha pamphilus**), couple légendaire, déchiré par la jalouse. (p. 144)

Et puis, nous découvrons des listes de papillons de plus en plus surprenantes – *des beautés hybrides que l'oreille déguste legato* :

l'Écaille Lièvre, l'Écaille Martre, l'Écaille Tigre, le Sphinx Colibri, le papillon Pie, le papillon Corbeau bleu, la Chouette soyeuse et le Hibou violet etc. (p. 124)

Dans ces sonnantes listes à la Noé, le poète fait goûter au lecteur le plaisir incantatoire de la poésie de la litanie. Il peut même lui faire savour(er) les couleurs, les assonances, les formes et les matières, comme dans cette liste de noms vernaculaires, choisis pour leur expressivité et ordonnés par série de 7 en une prose rythmée :

voici l'Argenté, l'Azuré, le Bronzé, le Cuivré, l'Étoilé, l'Échancré, le Flambé ;

voilà le Gazé, le Jaspé, le Marbré, le Moiré, le Nacré, le Sablé, le Soufré ; voici, voilà le Bois-veiné, le Chamoisé, le Platiné, le Satiné, le Safrané, le Fluoré, le Cul-doré... le Souci, le Citrin, le Citron... le Damier, l'Échiquier, le Collier-de-corail... (p. 151)

C'est bel et bien *le Cantique du dico* ! qui s'accorde merveilleusement avec le feu d'artifice de *Champagne*, détail de la tapisserie *Le Chant du monde* de Jean Lurçat.

Pour savourer pleinement ce recueil à la luxuriance si légère, essayons d'être ce *lecteur bénévole* qui, tel un papillon *vole, vole*, au gré de ses envies, afin de butiner les pages les plus exquises. Ma curiosité a été ainsi piquée par ce mystérieux *flyer à validité permanente, cet étrange billet doux, trouvé dans un vieux missel au vide-grenier de la rue Marcadet, Paris XVIII^e, en mai 2022* (p. 103) et adressé à une certaine *Mam'zaile Papillonnnette* par l'éigmatique *Rhorho Palocère*, – un masque de l'auteur, formé à partir du mot *rhopalocères*, désignant l'ensemble des espèces de papillons de jour, par rapport aux papillons de nuit, les *hétérocères* (cf. p. 115). Ce billet doux libertin en forme de poème est d'une belle inspiration papillonne, de la première (*Mam'zaile*) à la dernière ligne (cf. supra : le masque papillon du signataire), scandé notamment par de délicieux néologismes – des verbes fleurant bon le désir papillon :

Je vous muguetterai. / D'un souffle, je vous mélisserai. / Je vous vérionquerai. / Je vous violetterai.

Le verbe final – *Je te butterflyerai* – est un mot-valise qui va s'épanouir à la p. 138 : ***Le papillon / le couteau papillon / la police d'écriture Butterfly***. Du papillon – morceau de mouton dont *la forme évoque un papillon* –, nous glissons au *couteau papillon des arts martiaux chinois* qu'un boucher serait bien en peine d'utiliser pour découper sa viande. *Cette fine lame servirait aussi bien de cure-dent à Dieu ou à Lucifer*. L'Enfer est proche avec le texte suivant de Lady Butterfly, écrit en police de caractère cursive « *Butterfly* » – la typographie papillon –, pour en voiler quelque peu le caractère sulfureux : son titre, *Magasin des plaisirs de Sodome et de Suburre* (1968), pastiche un titre fameux du Marquis de Sade, relégué aux Enfers de la Bibliothèque nationale, jusqu'en 1968 ! L'illustration choisie – un détail du *Jugement dernier* de Hans Memling, représentant des *démons aux ailes de Vulcain*, sur un fond *d'un noir de Dark web et d'un rouge de luxure* –, s'impose comme une évidence. La présence implicite de Sade se trouve finalement confirmée, quelques pages plus loin, avec ***Les énigmatiques petits papillons du Marquis de Sade*** (p. 144) qui n'étaient rien moins que des *messages codés où le mot « papillons » ser(vai)t à chiffrer l'échange épistolaire entre les époux*. L'ultime phrase de la page, si exquisément poétique :

Imaginons le Tristan qui murmurerait pianissimo à l'Eurydice : « Je te mélisserai. »

vient rappeler, d'une touche légère, le billet doux libertin écrit en langage papillon, qui n'est pas sans rappeler le langage codé sadien.

Après avoir tourné et retourné les pages du recueil, multipliant les zigzags d'un article à l'autre, il me semble que cette ***Volière de vocables***, toute bruissante d'échos d'une page à l'autre, voire d'un paragraphe à l'autre, témoigne admirablement de la quête papillonne de son auteur :

la vivifiante Quête de l'Inutile, quand les papillons nous gratifient sans tapage du luxe de LA BEAUTÉ POUR RIEN... / dans un monde qui sacrifi(e) barbaro tout au vorace Dieu de l'Utile.

Le *papillon invisible* (Henri Michaux) qui motive la quête du poète est, à n'en pas douter, celui de la beauté légère qui s'apparente à la grâce – celle qui fait voler les vocables. *Insaisissable ? un haïku du maître japonais Buson semble le pressentir* :

Je veux le saisir / - mais il est sans matière, / le papillon !

R.H.

Il s'agit bien de saisir *cette minute de grâce pour l'attraper au vol – la poirer*, comme le dit si justement l'écrivain et peintre Pierre Bettencourt au peintre Jean Dubuffet. Le haïkiste dans sa quête de l'instant pur à fixer en 17 syllabes ne peut qu'aspirer à la légèreté idéale du papillon :

Syllabes comptées : / ô papillon de toi-même / guettant l'instant pur.

Hubert Haddad

S'il y a une esthétique papillonne de la légèreté, elle est précisément dans cet *art de l'effleurement*, qui caractérise l'art du haïku et l'ensemble du recueil, notamment dans ces pépites en langue papillonne, si délicieusement allusives. L'ensemble des articles, émaillés de nombreux haïkus et de multiples citations poétiques qui aèrent le texte, font de **Volière de vocables** un dictionnaire poétique des plus légers, qui se consulte et se déguste avec d'autant plus de plaisir que chaque page trouve son *essor musical* dans un contrepoint poésique, où, comme nous l'avons vu, le lecteur peut s'abandonner au plaisir poétique élémentaire des *sortilèges du verbe*. Ce second recueil, buissonnant et foisonnant à souhait, se révèle finalement tout aussi léger que le premier, qui a pour sous-titre, **Léger florilège**.

Si ces deux recueils sont bien complémentaires, il semble bien qu'ils soient aussi symétriques, comportant à peu près le même nombre de pages (environ 90). Les deux titres le sont déjà à l'oreille : **La Passion papillonne** et **Volière de vocables**. Mais surtout, un examen attentif des séquences d'ouverture et de clôture du second recueil permet de retrouver le mouvement général du premier : cette *migration de l'aurore au crépuscule, du printemps à l'automne de la vie, de la naissance à l'effacement, du chant au silence salubre*.

Tout commence dans **Minute, papillon !** avec le motif de *l'éclosion de la chrysalide en papillon qui seul connaît le cœur du printemps*. Quelques pages plus loin, la séquence d'ouverture se clôt sur l'apparition du premier papillon, le *Sesia fabricius*, le bien nommé par la tradition populaire *Porte-Nouvelle* qui ouvre l'étonnant défilé de papillons aux noms si poétiques. La séquence finale commence dès la p. 172 avec la note d'Henri Michaux qui en donne le signal : *On a signé sa dernière feuille, c'est le départ des papillons*. Puis, la page suivante (**Le suicide des papillons** et **l'amnistie pour les papillons**) suggère une possible résurrection, après leur mort, (rappel de la résurrection poétique du poème final du premier recueil) qui se réalisera dans la page finale (**Par saint Papion, la passion papillonne**) où l'on découvre que *l'ancestrale passion papillonne – la passion de la variation, « le désir de renouveau » – relève de ces rituels de fécondité à résonance toute païenne que l'Église tenta de christianiser*, en instituant *la procession des Rogations*. Le bref poème de Laurent Béral célèbre, avec la légèreté d'une bulle de savon, cet éternel retour de la vie, avec *l'envol résurrectionnel du papillon* :

*Pâques à l'aube –
Du compost, surgit
un »i« vif !*

Superbe point d'orgue à résonance nietzschéenne, – au diapason des *profondes « pensées papillons »* du philosophe (p. 171) –, que l'auteur fait résonner brillamment :

Retour rythmique sans fin et incessante métamorphose... Papillon, cymbale mobile du monde...

réunissant ainsi les deux volets de son diptyque : **La Passion papillonne** et **Volière de vocables**.

L'illustration choisie, en dos de couverture et sous le rabat de fin, rappelle judicieusement le mouvement général des deux recueils – *du printemps à l'automne de la vie, de la naissance à l'effacement* – : la première représente, pleine page, la moitié droite d'un *papillon Citron* (pour suggérer le premier volet du diptyque ?), appelé de façon populaire « *Jésus de Pâques* » (cf. supra) : *il apparaît vers le temps pascal, au premier soleil de mars-avril*, tandis que la seconde donne à

voir, pleine page double (rappel des deux volets du diptyque ?), un splendide *papillon Uranie de Madagascar* « que l'automne et le couchant commencent à mûrir, à flamber par le bas ». (L.-P. Fargue). Ce « joyau multicolore » (Colette) présente un curieux comportement que le romancier Amin Maalouf décrit comme une forme de « suicide collectif ». (p. 174) Quant à l'illustration de couverture du second recueil – *Papillons de Colombie*, 1962, ailes de papillons collées sur une ardoise vernie, Pierre Bettencourt –, elle s'accorde merveilleusement bien à la technique de composition des deux recueils. **Les Mots du papillon** – aussi bien les mots et expressions autour du papillon que les noms d'espèces de papillon – ont été choisis et disposés afin de dessiner le parcours d'une vie de papillon, un peu à la manière du collage d'ailes de papillons, de différents formes et de différentes couleurs, qui finit par évoquer une figure féminine exotique. Le recours à la technique du collage est encore plus manifeste dans **La Passion papillonne** : 77 ocelles verbaux sont choisis et ordonnés pour composer un ensemble unique : *un poème de la métamorphose*.

Dans ce magnifique ouvrage à la gloire du papillon, le contraste entre le choix du noir et blanc, dans le premier volet du diptyque et celui de la couleur dans le second, appelle indéniablement une interprétation. À l'encre de Jule Simon en frontispice, montrant l'éclosion d'un papillon sortant de sa chrysalide, semble répondre son bel *Autoportrait en papillon, pastel à l'huile* qui illustre, pleine page, la première page de **Volière de vocables**, plus précisément, *un court-métrage muet de Georges Méliès, La Chrysalide et le Papillon où, au son imaginaire d'une flûte, un magicien fait naître d'une chrysalide une femme-papillon*. La **Volière de vocables**, éclatante de couleur, pourrait dès lors, peut-être apparaître, comme l'accomplissement poétique de la superbe esquisse en noir et blanc qu'est **La Passion papillonne**, qui s'épanouit *en toute poésique, au son imaginaire de la flûte de l'Orphée de Botz...*

Dans sa mise en page, le livre atteint une forme de perfection papillonne, où rien n'est laissé au hasard : *en guise d'avant-lire*, un écrit sur une aile ; les 77 citations poétiques du premier recueil sont présentées, comme des ocelles verbaux et chaque numéro est représenté comme tel ; chaque page de **Volière de vocables** est ponctuée d'un papillon typographique stylisé (un i noir entre des guillemets rouges) qui sépare généralement l'article de son contrepoint poésique et qui, exceptionnellement, vient clore en beauté, au-delà de la page finale (au cœur du dernier vers du poème de Laurent Béral) l'ensemble de l'ouvrage.

Ce grand livre du papillon est exceptionnel, à plus d'un titre. Il l'est d'abord, par l'originalité et la perfection de sa mise en page, ainsi que par sa richesse iconographique, qui épousent admirablement les textes. Il est aussi beau que **La Saison qui danse** et **Le Cantique de Caravage**, mais il est, certainement, plus surprenant et probablement, plus audacieux. Reprenant, en effet, avec Francis Ponge le parti des choses et des mots, l'auteur parvient magistralement à faire fleurir et chanter le dictionnaire, dans **Volière de vocables**, après avoir réussi un prodigieux collage poétique à l'échelle d'un recueil, dans **La Passion papillonne**. Mieux encore, il réunit ces deux recueils pour les accorder dans un diptyque fondé, sur une structure cyclique, récurrente dans son œuvre : l'éternel retour de la vie (voir notamment les deux titres cités plus haut).

Le poète a su se faire papillon, pour nous offrir, dans ses plus belles pages, un véritable *feu d'artifice sensoriel*, capable de mettre tous les sens du lecteur en effervescence, si ce dernier sait, à son tour, se faire papillon. Devenu grand buveur de vocables, il connaîtra alors l'ivresse poétique.

Et peut-être que « les buveurs de larmes » évoqués par Borges (*Écrit sur une aile*), inspiraient déjà ces vers de l'auteur d'**Ornements des dieux** (1995) :

*le papillon soufré d'obsidienne et d'onguents
cherche la fioriture des humeurs*

